

LES

DEUX JÉSUS

929
246

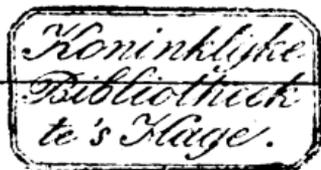
CELUI DE M. RENAN

ET

CELUI DE L'ÉVANGILE

PAR

NAPOLÉON ROUSSEL



PARIS

GRASSART, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

3, rue de la Paix et rue Saint-Arnaud, 4.

1864

211386 211387 211388

211389

LES

DEUX JÉSUS

CELUI DE M. RENAN ET CELUI DE L'ÉVANGILE.

CELUI DE M. RENAN.

I

Qui était Jésus-Christ : homme ou Dieu ?

On ne peut aujourd'hui se poser cette question sans réveiller aussitôt dans l'esprit le souvenir d'un ouvrage célèbre : *La Vie de Jésus*, par M. Renan. En vain tenterait-on d'éclairer ses lecteurs par l'examen de l'Évangile ; toujours se présenterait à la mémoire le livre dont des milliers d'exemplaires répandus mesurent sinon la valeur, du moins l'étrangeté.

Nous tenons donc pour impossible dans ce moment d'arriver à l'étude de

la vie de Jésus-Christ, sans passer en quelque sorte par le volume de son moderne historien. C'est ce que nous allons faire.

Si la connaissance personnelle d'un écrivain n'est pas toujours nécessaire pour juger son ouvrage ; si, par exemple, il est parfaitement inutile de connaître les mœurs et la croyance d'un mathématicien pour apprécier ses traités d'algèbre et de géométrie, il n'en est pas de même à l'égard d'un philosophe ou même d'un historien. Il est évident que les doctrines de l'écrivain influenceront sur ses jugements. L'auteur grandira, même à son insu, hommes et systèmes, en accord avec lui ; comme il dédaignera avec sincérité les personnages qui pensent autrement que lui-même. Pour savoir donc si M. Renan a risqué d'abaisser ou d'élever Jésus-Christ, pour peser ce que vaut son opinion dans ce sujet, nous avons besoin de connaître ses principes philosophiques ou religieux. Vous le comprenez, ce n'est pas dans la vie privée de l'auteur, ce n'est

pas même dans ses ouvrages que nous irons chercher la réponse à cette question. Non, c'est uniquement, si j'en excepte un mot, dans le volume que nous étudions. Quelles sont donc les doctrines de M. Renan, à n'en juger que par sa *Vie de Jésus* ?

Et d'abord M. Renan croit-il en Dieu, ou bien n'y croit-il pas ? S'il y croit, quel est son Dieu : esprit ou matière ? personne ou chose ? Pour me servir des termes consacrés, M. Renan est-il déiste ou panthéiste ? — Ni l'un ni l'autre.

Quel est donc le Dieu de M. Renan ? Il le dit ailleurs : son Dieu se nomme « *Notre Père-l'Abyme.* » Ce nom véritablement heureux est à lui seul un exposé de doctrine sur la divinité ; c'est une déclaration que son rédacteur ne voit pas plus clair dans la notion de Dieu qu'on ne voit clair dans un abyme. M. Renan n'affirme pas qu'il n'existe point de Dieu, mais seulement qu'il ne le connaît pas. Peut-on croire en un Dieu dont on n'a pas d'idée ? Non ? Notre Père-l'Abyme en théorie sera

donc sans action sur notre vie; c'est ce que nous pouvons dire de mieux.

D'autre part, quelle idée M. Renan se fait-il de l'homme? Un mot de son livre nous l'apprendra. A la page 2, ce savant nous dit: « L'homme, dèsqu'il se distingua de l'animal, fut religieux.... » S'il fut un temps où l'homme s'est séparé de l'animal, il en est donc un autre antérieur où il ne s'en distinguait pas encore; à cette époque, l'homme était le premier des animaux. Singe ou éléphant, je ne sais, mais enfin membre de cette famille. Ne nous en déplaise, vous et moi ne sommes que des bêtes perfectionnées.

Maintenant entre ce Père-l'Abyme et cet homme fils de la brute, quel rapport religieux fut établi? Il ne dut pas être très-clair, partant d'un Dieu-ténèbres, ni bien sévère, s'adressant aux descendants d'une brute humanisée.

En effet, nous allons voir que même après toute la clarté et toute la force que ce principe a pris depuis lors dans ce système de progrès indéfinis, il est encore

bien obscur et bien faible, d'après M. Renan.

Cette relation entre l'homme et Dieu varie singulièrement selon les philosophes et les théologiens que vous consultez. Les uns le réduisent à l'amour, d'autres à l'obéissance ; d'autres veulent de notre part une entière consécration ; ceux-ci parlent de dix commandements, ceux-là de deux. Selon les chrétiens mêmes, l'homme doit être juste, pur, fidèle ; honorer Dieu, aimer ses frères, respecter leur vie, leurs biens, leurs femmes. Si nous admettions des devoirs aussi nombreux, aussi austères, il serait par trop facile de trouver la morale de M. Renan très-incomplète ; aussi n'est-ce pas sur tous ces articles que je prétends l'examiner. Je ne veux la sonder que sur un seul point, un point bien simple, bien élémentaire, parfaitement incontestable. Ce point unique, inattaquable, le voici : *la véracité*. L'homme doit-il être sincère, vrai ? ou bien peut-il affaiblir, en y mêlant plus ou moins l'eau du mensonge,

le vin pur de la vérité? Écoutons M. Renan dans une série de confessions bien sincères, car elles sont faites pour des lecteurs qu'il suppose en sympathie avec lui.

M. Renan, du ton d'un moraliste législateur, nous dit: « L'humanité, pour porter
« son fardeau, a besoin de croire qu'elle
« n'est pas complètement payée par son
« salaire. Le plus grand service qu'on
« puisse lui rendre est de lui répéter sou-
« vent qu'elle ne vit pas seulement de
« pain » (p. 184).

Il faut donc que l'humanité croie en une autre vie. Mais pourquoi le faut-il? Est-ce parce que cette foi est la vérité? Non; mais afin que l'humanité porte son fardeau. Pour lui rendre service, c'est-à-dire pour l'encourager, il sera bon (non pas de lui apprendre), mais de lui répéter, et « répéter souvent, qu'elle ne vit pas seulement de pain. »

Ce langage est habile, la pensée est voilée; mais arrachons ce voile et lisons comme suit: sans la foi en un avenir,

l'homme ne supporterait pas patiemment son fardeau ; donc par prudence pour les satisfaits, persuadons à cet homme qu'après le jour de cette courte vie vient un long et bienheureux lendemain. Il faut le lui persuader, non pas que ce soit vrai, mais parce que sa foi à ce dogme fera notre sécurité.

Et ne vous étonnez pas que M. Renan, bien qu'adversaire de Jésus, trouve bon cependant de conserver une certaine foi dans le monde à venir, car il vous apprend (p. 237) qu'il est des « fraudes innocentes. » D'ailleurs il vous dira clairement (p. 316) que « pour obtenir moins de l'humanité il faut lui demander plus. » Il croit si bien à l'efficacité, et, si je puis dire, à la légitimité du mensonge, qu'il ajoute : « L'immense progrès moral « dû à l'Évangile vient de ses exagérations. »

Laissons l'Évangile pour le moment, mais n'oublions pas cette profession de foi de M. Renan : c'est par des exagérations qu'on obtient d'immenses progrès

moraux; si donc jamais M. Renan enseigne la morale, il vous recommandera l'exagération.

Et ne croyez pas que ces citations soient les seules de ce genre qu'on puisse emprunter à son ouvrage. Pour vous édifier, écoutez encore celle-ci. « C'est parce qu'elle était à double face que sa pensée (la pensée de Jésus) a été féconde » (p. 282). Donc, quand vous voudrez réussir en morale, usez de duplicité; c'est M. Renan qui vous garantit le succès. Mais peut-être ai-je mal interprété « la pensée à double face? » peut-être cela veut-il dire que cette pensée était vraie des deux côtés? Non, car l'auteur ajoute : « sa chimère n'a pas eu le sort de tant d'autres... elle recélait un germe de vie, qui, introduit, grâce à une enveloppe fabuleuse, dans le sein de l'humanité, y a porté des fruits éternels » (p. 282).

Cette pensée à double face était donc *une chimère*, et cette chimère, grâce à *une enveloppe fabuleuse*, a porté des fruits éternels!

Moralistes, philosophes, législateurs, voulez-vous un peuple éternellement moral, sage, paisible ? Enseignez-lui donc une chimère dans une enveloppe fabuleuse, et M. Renan vous assure le triomphe. En tout cas, que vous y comptiez ou non, retenir bien ceci : en fait de vérité, M. Renan pense qu'il y a des fraudes innocentes, des pensées à double face fécondes, et que pour obtenir un peu de l'humanité, il faut lui demander beaucoup !

Ce n'est pas à dire que tous les mensonges soient également efficaces. Non ; il faut savoir choisir ; et les meilleurs sont ceux qui s'appuient sur les préjugés du siècle et de la nation où l'on vit. Avec cette précaution, d'une folie vous faites une haute vérité ! Ecoutez plutôt : « En acceptant les utopies de son temps et de sa race, Jésus sut ainsi en faire de hautes vérités, grâce à de féconds mal-entendus » (p. 284).

Que M. Renan prétende que Jésus se soit appuyé sur des utopies et qu'il ait eu

recours à des malentendus, nous n'avons pas à nous en plaindre, nous respectons son opinion. Mais que des utopies et des malentendus enfantent de hautes vérités, que de l'erreur et du mensonge sortent le bien, voilà ce que nous tenions à signaler comme un principe accepté par M. Renan. Ce n'est pas de Jésus, c'est de son historien que pour l'heure il s'agit.

Nous ne voudrions pas prolonger outre mesure l'étude de ses principes en fait de véracité. Nous ne voudrions pas non plus présenter toujours un commentaire que chacun peut faire lui-même; nous nous bornerons donc, pour en finir sur ce point, à citer un dernier passage. Toutes nos réflexions se réduiront à souligner.

« En Orient, dit notre auteur, il y a de
« l'une à l'autre (de la bonne foi à l'im-
« posture) mille fuites et mille détours...
« La vérité matérielle a très-peu de prix
« pour l'Oriental; il voit tout à travers ses
« idées, ses intérêts, ses passions.

« L'histoire est impossible si l'on n'ad-
« met hautement qu'il y a pour la sincé-

« rité plusieurs mesures. Toutes les gran-
« des choses se font par le peuple ; or, on
« ne conduit le peuple qu'en se prêtant à
« ses idées. Le philosophe qui, sachant
« cela, s'isole et se retranche dans sa no-
« blesse, est hautement louable ; mais
« celui qui prend l'humanité *avec ses illu-*
« *sions et cherche à agir sur elle et avec elle,*
« *ne saurait être blâmé...* Il nous est facile,
« à nous autres impuissants que nous
« sommes, d'appeler cela mensonge, et,
« fiers de notre *timide* honnêteté, de trai-
« ter avec dédain les héros qui ont accepté
« dans d'autres conditions la lutte de la
« vie. *Quand nous aurons fait avec nos*
« *scrupules ce qu'ils firent avec leurs men-*
« *songes, nous aurons le droit d'être pour*
« *eux sévères* » (p. 252 et 253).

On le voit, le succès obtenu justifie aux yeux de notre auteur les moyens employés. Qui fait de grandes choses par le mensonge a droit à l'indulgence de celui qui n'en fait que de médiocres par la vérité.

Eh bien ! non, M. Renan ; dussiez-vous

m'appeler « provincial, » je dirais encore non ! J'aime mieux être vrai sans succès, dans le monde, qu'imposteur et triomphant. Ma conscience proteste contre vos principes immoraux, et j'éprouvais le besoin de le dire en passant.

Mais ce n'est pas de moi qu'il s'agit ; il s'agit de M. Renan et des principes qu'il glorifie. D'après tout ce qui précède, je me crois en droit de conclure : selon notre auteur, la sincérité, la véracité, sont élastiques ; on peut en avoir plus ou moins ; personne n'a le droit d'être sévère envers le docteur qui moralise par le mensonge.

Maintenant, qui pourrait s'étonner que M. Renan attribue à Jésus les doctrines que lui-même juge bonnes ? Il ne croit pas faire tort à celui qui sut par l'imposture s'assurer le triomphe ; lui demander plus serait être trop sévère ; du reste, Jésus vivait en Orient ; M. Renan n'exige donc pas de sa part, pour la vérité, un amour platonique qu'il ne professe pas lui-même. Aussi, allons-nous voir dans la *Vie de Jésus*,

conçue et interprétée par M. Renan, le héros se contenter de la mesure de vé-
racité de l'écrivain. Mais rappelons-nous
que dans cette appréciation, c'est M. Re-
nan qui se peint en Jésus. Mis à sa place,
voici donc ce qu'il aurait dit et fait.

II

Que vous en fassiez un Dieu ou bien un
imposteur, vous comprenez que Jésus
devait sentir sa grande supériorité sur ses
contemporains. Aussi M. Renan suppose-
t-il que ce génie les traitait avec un « dédain
transcendant, » et usait avec eux de « fine
raillerie. » Par exemple, ses apôtres, em-
portés par un esprit de vengeance, deman-
dent-ils au Maître de punir ceux qui lui
refusent l'hospitalité en appelant sur eux
le feu du ciel, et Jésus, attristé, leur dit-il
avec sévérité : « Vous ne savez de quel
esprit vous êtes animés ? M. Renan ne voit
dans cette sainte réponse qu'une « fine
ironie ! Ainsi « dédain transcendant, fine

raillerie, fine ironie », voilà le ton de « ce maître en ironie » découvert par M. Renan. Y a-t-il dans le texte sacré, ou même dans tous les textes profanes de l'époque, un seul mot qui autorise cette appréciation ? Pas un seul, que je sache. Mais fine ironie et raillerie, dédain transcendant, sont aujourd'hui de mode, et l'écrivain, passé maître dans cette escrime, les prête à son héros. Ecoutez donc ce Jésus créé par M. Renan : « Ses exquises moqueries, ses « malignes provocations, frappaient tous « jours au cœur. Chefs-d'œuvre de haute « raillerie, ses traits se sont inscrits en « lignes de feu sur la chair de l'hypocrite... Traits incomparables, traits dignes d'un fils de Dieu. Un Dieu seul « sait tuer de la sorte. Socrate et Molière « ne font qu'effleurer la peau. Celui-ci « porté jusqu'au fond des os le feu et la « rage » (p. 334).

Quelle noble supériorité de Jésus sur Molière ! Molière ne fait qu'effleurer la peau, mais Jésus tue ! Et voilà l'admiration qu'on accorde au Sauveur ! Voilà les

éloges de M. Renan pour son héros ! Ah ! je comprends que Jésus, résigné sous la flagellation, ait poussé un soupir sous certain baiser.

Si le Jésus inventé par M. Renan fut moqueur et railleur, vous ne serez pas surpris, en découvrant qu'il fut encore vaniteux : l'esprit et l'orgueil se tiennent de si près ! Aussi ce Jésus se laissait-il volontiers donner une qualification qui ne lui appartenait pas ; il a même joué un rôle ! D'après son historien, quand on lui donnait le titre de Messie ou de fils de David, « il l'acceptait avec plaisir » (p. 238, 132). Lorsqu'un charlatan exploitait le mouvement de crédulité populaire en sa faveur, ce « Jésus y voyait un hommage à sa renommée et ne se montrait pas pour eux bien sévère » (p. 295). Un jour même ses amis lui préparèrent la comédie d'une résurrection, et Jésus consentit à y jouer un rôle (p. 363).

Pour ne pas trop le charger et laisser à son rôle de thaumaturge plus de vraisemblance, on nous dira que Jésus ne le rem-

plissait qu'à contre-cœur (p. 264) et même malgré lui (p. 268). « Quelquefois, nous assure-t-on, Jésus usait d'un artifice innocent... Il affectait de savoir sur celui qu'il voulait gagner quelque chose d'intime... Dissimulant la vraie cause de sa force, il laissait croire... qu'une révélation d'en haut lui découvrait les secrets (p. 162). Ce fut une contradiction qui assura la fortune de son œuvre » (p. 126).

Bien mieux, M. Renan nous catéchise avec ironie, et nous fait sentir que si nous voulons être plus sincères nous manquerons le but atteint par Jésus. « Continuons, dit-il, avec cette finesse qu'il attribue à un autre ; continuons d'admirer la morale de l'Évangile ; supprimons dans nos instructions religieuses la chimère qui en fut l'âme ; mais ne croyons pas qu'avec les simples idées de bonheur ou de moralité individuelle on remue le monde... L'idée de Jésus doit être prise dans son ensemble et non avec ces suppressions timides qui en retran-

« chent justement ce qui la rendue effi-
« cace pour la régénération de l'humana-
« nité » (p. 125). Ainsi c'est une chimère
qui régénérera l'humanité ! Toutefois pas-
sons ; c'est l'opinion de notre auteur ; il
est tout naturel qu'il l'ait attribuée à son
héros.

Mais M. Renan, qui approuve en gé-
néral l'emploi de ces règles flexibles de véra-
cité et qui les attribue à Jésus, n'en aurait-
il pas usé lui-même ? N'aurait-il pas fait
pour son livre ce que Jésus, selon lui, pra-
tique pour son œuvre ? N'aurait-il pas
employé, lui, cette ironie, cette finesse,
cette raillerie, ce dédain transcendant ?
Nous sommes d'autant plus autorisé à le
croire que non-seulement il accorde en
principe son approbation à cette vé-
rité assouplie ; mais encore il déclare
qu'il va lui-même la mettre en œuvre.
Dans sa préface, en parlant des docu-
ments historiques qui pourraient n'être
pas d'accord entre eux, M. Renan nous
apprend qu'il « faut les solliciter douce-
ment jusqu'à ce qu'ils arrivent à se rap-

procher » (p. LVI). Oûi, voilà bien le secret de notre critique, *solliciter* les textes, les pousser, les amener à dire ce qui lui plaît ¹. Nous allons le voir à l'œuvre dans ce travail souterrain. Sollicitera-t-il les textes en faveur, ou bien au dommage de Jésus? Ce qui précède peut déjà nous le faire soupçonner, et ce soupçon sera confirmé par les faits. Il est tout simple, tout naturel qu'un écrivain qui préconise la sincérité orientale et qui l'attribue même au génie, en use lui-même contre son adversaire Jésus-Christ.

1 Avec cette méthode, je me charge d'amener le mot *oui* à signifier *non*. En doutez-vous? Ecoutez. D'abord que *oui* se rapproche de *non*, c'est une vérité matérielle: *oui* est un monosyllabe, *non* est un monosyllabe; *oui* a trois lettres, *non* a trois lettres; *oui* contient un *o*; *non* contient un *o*. Vous vous étonnez que *oui* ait un *u*, et *non* une *n*? Mais ne voyez-vous pas que l'*u* n'est qu'une *n* retournée? En typographie, cela s'appelle une coquille. S'il y a deux *n* dans *non*, c'est tout simplement une lettre doublée, et s'il y a un *i* dans *oui*, les Grecs vous diront que ce doit être un *ïôta* souscrit. Vous voyez donc qu'en le « sollicitant doucement » *non* signifie *oui*.

III

Tout le monde connaît l'histoire de cette pauvre veuve qui, n'ayant rien pour sa subsistance, met cependant au tronc des pauvres les deux pites qui lui restent, et tout le monde pense avec Jésus, qu'ayant pris sur son nécessaire, cette femme a plus et mieux fait que les riches qui, même en donnant beaucoup, n'ont prélevé leurs dons que sur leur superflu. Eh bien ! tout le monde se trompe, et M. Renan, en sollicitant le texte, lui fait attribuer à Jésus l'intention « de relever le pauvre « qui donne peu et de rabaisser le riche « qui donne beaucoup » (p. 339).

Tout le monde connaît encore la parabole de ce riche qui, vêtu de pourpre et délecté tous les jours de mets nombreux et choisis, laisse mourir Lazare à sa porte de maladie et de faim. Tout le monde a senti que la leçon était ici dans le contraste d'un riche égoïste et d'un

pauvre résigné. M. Renan, l'habile critique, n'a vu ni cet égoïsme, ni cette résignation ; en sollicitant doucement le texte, il lui fait désigner non pas un mauvais riche, mais simplement un riche ¹.

Voilà donc Jésus suspect d'aimer mieux les pauvres que les riches, suspect par conséquent de communisme auprès des lecteurs plus ou moins opulents.

L'Évangile affirme sur Jean-Baptiste deux faits qui, contemporains, seraient contradictoires, mais qui s'harmonisent

¹ Il faudrait entrer dans trop de détails pour être complet. — Notre auteur a l'art de se mettre à l'abri derrière la lettre et de ne se découvrir que dans l'esprit de son livre. Ainsi, dans l'analyse de cette parabole, il dira : « Il (le riche) est en enfer parce qu'il est riche, parce qu'il ne donne pas son bien aux pauvres, parce qu'il dîne bien tandis que d'autres à sa porte dînent mal. »

En effet, quel grand mal que de bien dîner tandis que d'autres dînent mal ? Ah ! si vous étiez Lazare, vous le comprendriez peut-être mieux ! Surtout si le contraste impitoyable de ce luxe et de cette misère, de cette bonne chère et de ces plaies, durait toute votre vie, et que tous les jours on vous refusât les miettes données de préférence aux chiens !

laissés chacun à sa véritable date. Au commencement de son ministère, le Précurseur se place au-dessous de Jésus; vers la fin de sa vie, au contraire, il envoie deux de ses disciples lui demander s'il est bien celui qui devait venir? Que fait M. Renan? Il sollicite le premier texte, en le qualifiant d'exagération, à s'incliner devant le second, doutant que Jésus soit le Messie (p. 202).

Ailleurs M. Renan désire éliminer de l'Évangile la pensée même qui constitue la doctrine chrétienne, la Rédemption. Pour cela, il va solliciter les textes qui se rapportent à la Cène du Seigneur, emblème de sa mort expiatoire. Il suppose d'abord gratuitement que « Jésus aimait l'instant » des repas où le Maître entretenait une « conversation pleine de gaieté. La participation au même pain était considérée « comme une sorte de communion. Pour « rendre sa pensée, Jésus disait à ses disciples : Je suis votre nourriture, c'est-à-dire, « dire, ma chair est votre pain, mon « sang est votre breuvage... Puis il

« disait: Ceci est mon corps, ceci est mon
« sang » (p. 303 et 304).

N'admirez-vous pas cette sollicitation de textes ? D'abord on suppose des repas habituels ; on y suppose que le pain, commun à tous, devient une image de la communion ; puis, nouvelle supposition, que cela conduit Jésus à se dire la nourriture de ses disciples ; puis au mot nourriture introduit dans la Cène par M. Renan, on substitue le Ceci est mon corps, ceci est mon sang de Jésus-Christ ; et grâce à cette série de sollicitations, on transforme un fait *unique*, le grand fait de la Cène, en une habitude que Jésus avait eue de tout temps. Ce n'est plus qu'un de ces dîners joyeux que Jésus aimait tant ! Aussi, pour faciliter cette sollicitation, a-t-on grand soin de supprimer ces paroles : « J'ai désiré manger cette Pâques avec vous avant que je souffre ! » Et celles-ci : « Mon sang répandu pour vous. » Parler de ses souffrances, annoncer sa propre mort, est-ce donc une conversation pleine de gaité ? C'est cependant dans ce mot « j'ai désiré »

que M. Renan a pris son appui pour prouver que « Jésus aimait cet instant des dîners! »

Avec l'aide de la sincérité orientale, nous avons vu Jésus, se préparant à la mort et parlant de son sang répandu, transformé en bon vivant qui aime l'instant du dîner pour s'y livrer à une conversation pleine de gaieté; nous allons le voir, toujours à la faveur de cette véracité élastique de son historien, passer des voluptés de la table à d'autres que des expressions équivoques n'empêchent pas de deviner, ou plutôt que ces expressions douteuses ont pour mission de nous faire soupçonner. Ce n'est qu'avec une profonde répugnance que nous abordons ce sujet; mais il le faut pour connaître, non pas Jésus, mais son historien.

Il n'est pas un lecteur de l'Évangile qui ne sache que le Sauveur était secouru et servi lui et son cortège, pendant ses voyages missionnaires, par quelques saintes femmes, parentes de ses apôtres, ou malades, guéries par lui, ou enfin con-

verties par sa parole. On sait aussi que plusieurs fois il visita une famille de Béthanie, composée de trois personnes : un frère ressuscité par Jésus, deux sœurs nourries de ses instructions. Enfin, on se rappelle qu'au milieu d'un repas, chez un pharisien qui avait invité Jésus, se présente une pécheresse repentante à qui le Maître annonce le salut.

Jusqu'à ce jour, ces circonstances ont paru des plus simples, des plus pures, des plus touchantes. Vous allez leur voir prendre une autre physionomie, en passant sous les expressions tortueuses de M. Renan. Je ne ferai que citer ses paroles sans y ajouter de commentaire, laissant au lecteur le soin d'étudier à leur passage les mots équivoques que j'aurai soulignés.

D'abord, à l'occasion de Marie-Madeleine, dont Jésus avait chassé sept démons, soit qu'il faille entendre par là des maux physiques ou moraux, M. Renan, bien décidé d'avance à n'accepter en Jésus aucune puissance surhumaine, explique à sa manière cette admirable guérison :

« Jésus, par sa beauté douce et pure, « calma cette organisation troublée. La « Magdeléenne lui fut fidèle jusqu'à la « mort » (p. 152). Et lorsqu'à cette mort, l'Évangéliste affirme que Jean, l'ami de Jésus, et Marie, sa mère, étaient au pied de la Croix, M. Renan, qui le sait mieux sans doute, met en doute cette double présence ; mais ce dont il ne doute pas, c'est de la présence des fidèles amies de Jésus, venues de Galilée, et qui, sous la Croix, « ne le quittaient pas des yeux. » Le texte dit simplement qu'elles regardaient, et qu'elles regardaient avec « beaucoup » d'autres femmes qui étaient montées de Jérusalem.

Nous voudrions savoir pourquoi la présence de Madeleine paraît à M. Renan plus probable que celle de la mère de Jésus ? Nous n'en découvrons pas d'autres causes que son désir d'accréditer de perfides insinuations. Aussi, quand viendra la prétendue résurrection du Sauveur qui s'explique d'après M. Renan, surtout par la forte imagination de Madeleine, notre

auteur s'écriera : « Pouvoir divin de l'a-
« mour ! Moments sacrés où la passion
« d'une hallucinée donne au monde un
« Dieu ressuscité ! » (P. 434.)

Une autre Marie, la sœur de Lazare, que saint Luc nous présente comme assise aux pieds du Christ pour écouter sa parole, d'après M. Renan « plaisait à Jésus par une sorte de langueur » (p. 342) ; quand, plus tard, pour honorer son Maître, elle répand sur ses pieds un précieux parfum, notre habile critique voit là un *gage d'amour*, et oublie de nous dire que d'après Jésus elle avait réservé ce don pour le jour de sa sépulture.

Ailleurs, cette critique transcendante est si habile, si souple, elle sait si bien solliciter les textes, que quand le prochain martyr est triste jusqu'à la mort, lorsqu'il prie par trois fois son Père et gémit sur la tiédeur de ses disciples, lorsqu'enfin il sue des grumeaux de sang, M. Renan se demande si l'on ne pourrait pas substituer à tout cela le souvenir en Jésus des « jeunes filles qui auraient

peut-être consenti à l'aimer » (p. 379).

Enfin, écoutez un dernier passage où les expressions : « ordre moral », « gloire de son Père », émoussent le dard de l'accusation sans le purifier de son venin. Les relations de Jésus, dit M. Renan, « ses relations intimes et libres, mais « d'un ordre tout moral, avec des femmes « d'une conduite équivoque, s'expliquent « de même par la passion qui l'attachait « à la gloire de son Père et lui inspirait « une sorte de jalousie pour toutes les « belles créatures qui pouvaient y servir » (p. 73).

Mais tirons le rideau sur ces horribles insinuations dont la timidité même décèle la crainte de blesser le sentiment public et prouve mieux la sainteté de son héros que la retenue de l'historien.

Quand la nature de l'affection portée à Jésus ne peut plus être altérée parce qu'il ne s'agit plus de femmes en particulier, mais de disciples en général, on trouve encore un tour habile pour fausser la vérité. On le sait, Jésus offrait le salut au

pécheur repentant. M. Renan change tout cela, et, d'après lui : « ce charmant docteur pardonnait à tous, pourvu qu'on l'aimât » (p. 219). Après avoir ainsi travesti une doctrine qui conduit à la sainteté par le repentir en une exigence d'affection qui ressemble à de l'égoïsme, M. Renan va des disciples modèles de Jésus faire à peu près des enfants. « L'idée de ses disciples, dit-il, se confond presque pour Jésus en celle d'enfant... Celui qui est humble comme ce petit, est le plus grand dans le royaume des cieux » (p. 192). D'après ces paroles de Jésus, ce n'est pas l'enfant complet, mais seulement son humilité que Jésus donne en exemple. Or, notre habile critique trouve-t-il que l'humilité soit *presque* tout l'enfant ?

Après toutes ces insinuations, on nous présente Jésus comme progressant dans son fanatisme. Je vois bien plutôt là M. Renan progressant dans ses témérités. Se confiant aux tours de force exécutés déjà par sa plume, il marche plus hardi-

ment dans ses accusations ; il ne craint pas de dire : « A force de détacher « l'homme de la terre, on brisait sa vie, « Le chrétien sera loué d'être mauvais « fils, mauvais patriote, si c'est pour le « Christ qu'il résiste à son père et combat « sa patrie » (p. 314). Certes, si un simple homme, surtout si un méchant demandait l'obéissance à ses ordres, au mépris de ceux d'un père ou d'un monarque commandant le bien, nous la refuserions. Mais M. Renan oublie-t-il donc que Jésus se donne pour le Fils unique d'un Dieu qui ne peut pas ordonner le mal ? Ou bien prétendrait-il qu'un fils, un sujet, doit obéir *quand même* à son père, à son roi ? Salomé a-t-elle donc bien fait de réclamer la tête de Jean-Baptiste par obéissance à sa mère ? L'esclave de Néron a-t-il bien fait en poignardant Agrippine par ordre de l'empereur ? N'y a-t-il pas, au-dessus d'un père et d'un monarque, les ordres divins de notre for intérieur ? Faudrait-il donc violenter sa conscience pour tre bon fils et bon citoyen ? M. Renan

n'oserait le dire ; mais ici, comme ailleurs, pour se donner raison contre Jésus, il commence par supposer, sans le prouver, que ce Jésus n'est pas le Christ, Fils de Dieu.

Enfin tout est jugé bon pour battre en brèche l'œuvre de Jésus. M. Renan veut-il faire disparaître la prédiction de la ruine de Jérusalem, il se contente de dire que Jésus la devinait, oubliant que dans son introduction (p. xvii), il avait déclaré l'Évangile de Luc, postérieur au siège de cette ville, par cela seul qu'il contenait des détails trop précis sur cette catastrophe. Ainsi tantôt la prophétie est juste, mais ce n'est qu'une simple prévision ; tantôt elle est une supercherie écrite après l'évènement.

Autre contradiction. Page 343, Jésus recherche les malentendus et les prolonge à dessein ; puis en note l'auteur met en doute l'authenticité de ce passage. Si le passage n'est pas authentique, la recherche du malentendu n'a donc pas eu lieu, et le plus sage dans le doute serait de

mettre à néant et la note et l'explication. L'habile critique, au contraire, tire du tout deux accusations : il cite le passage du texte sacré pour accuser Jésus d'un manque de droiture, puis il met en doute l'authenticité de sa citation pour discréditer le livre d'où elle est prise. Ainsi, une parole qui n'a peut-être pas été prononcée devient sous sa plume une épée à deux tranchants, frappant tour à tour Jésus et l'Évangile. Mais voici bien une autre habileté.

Pour caractériser d'un seul mot ceux qui, de son temps, ont le courage d'affronter les persécutions en se déclarant ses disciples, et la force de vaincre leurs convoitises en restant purs au milieu de la corruption générale, Jésus les appelle des hommes violents, d'une violence spirituelle tournée contre soi-même, remportent la victoire sur la crainte d'un monde persécuteur et sur les passions de leur mauvaise nature.

M. Renan, qui est à l'affût de toute expression à double sens, s'arrête à celle-

ci. Dans cette violence morale faite à soi-même, il veut voir une violence matérielle exercée contre un adversaire; et voici les termes dans lesquels il travestit la pensée de Jésus : « Le royaume de Dieu ne peut être conquis sans violence; c'est par des crises et des déchirements qu'il doit s'établir » (p. 237).

Oui; mais avec cette différence que Jésus parle d'une violence morale des chrétiens exercée par eux-mêmes sur eux-mêmes, et que vous y substituez une violence brutale exercée par ces mêmes chrétiens contre leurs ennemis. Ce n'est pas la même chose que de tuer ses passions ou que de tuer un homme !

Après avoir détrôné Jésus, M. Renan s'occupe de renverser ses amis, et en particulier l'apôtre que le Maître préférait. Notre auteur pense que saint Jean, éprouva de la jalousie et même de la haine pour Judas (p. 384).

Par contre, il justifie à peu près les juges qui condamnèrent le Sauveur, car « la marche, dit-il, que les prêtres avaient

« résolu de suivre contre Jésus était très-conforme au droit établi » (p. 393), « et au point de vue judaïque, Jésus était bien un blasphémateur » (p. 397). Ailleurs M. Renan excuse Pilate qui, dit-il, « ne pouvait guère faire que ce qu'il fit » (p. 410). Enfin, oh ! mansuétude de la critique, on a presque des larmes pour Judas ! On l'appelle « ce pauvre Judas ! » On ne le trouve coupable que de s'être laissé « tourner la tête par la folle envie de quelques pièces d'argent, » et on finit par l'innocenter presque par ses regrets : « Judas ne semble pas, nous dit-on, avoir perdu complètement le sentiment moral, « puisque..... il se repentit. » M. Renan en donne pour preuve que le criminel se suicida ! (P. 382.) « Peut-être aussi, dit-il plus loin, l'épouvantable haine qui pesait sur lui aboutit-elle à des actes violents où l'on vit le doigt du Ciel » (p. 438). Ce qui veut dire que peut-être Judas fut assassiné par les chrétiens ! Convenez alors que son suicide, qui n'existe pas, ne prouve pas son repentir ; mais c'en est

assez. Multiplier les exemples serait fatigant ; d'ailleurs ceux déjà donnés suffisent pour conclure.

On le comprend, nous n'avons pas eu la pensée d'analyser le livre de M. Renan, mais seulement de juger, en le feuilletant, quelle confiance nous pouvions accorder à son auteur comme guide dans une étude de la vie de Jésus. Au premier coup d'œil, nous l'avons reconnu hostile à son héros, ébranlant l'autorité de son Evangile, niant *à priori* ses miracles, faussant les textes pour ternir son caractère, applaudissant à ses adversaires, et tout cela au milieu d'éloges équivoques, peu sentis, servant de coussin pour amortir les coups et empêcher les amis du Martyr de crier...

Chacun peu juger maintenant si ce guide lui convient. Pour moi, ce que j'en ai lu me suffit, et j'aime mieux marcher seul que de donner la main à qui veut m'égarer.

CELUI DE L'EVANGILE.

Au moment de commencer une étude de la vie de Jésus, nous nous sommes demandé si nous ne prendrions pas pour guide M. Renan, et nous avons vu quelle confiance on pouvait accorder à son ouvrage.

Qui donc nous conduira, si nous laissons là un cicérone aussi savant ? Personne ! Nous irons nous-mêmes à la source, à l'Évangile, où tous les commentateurs sont finalement contraints de remonter.

Pour être plus impartial, je ferai pour Jésus ce que j'ai fait pour M. Renan : Je demanderai au livre de ses disciples immédiats, d'abord quels étaient les principes moraux de leur Maître, ensuite comment il les a pratiqués, et pour que la parité soit plus complète entre nos deux études, je commencerai par chercher les préceptes et la conduite de Jésus en fait de véracité.

Quels sont les principes moraux de Jésus-Christ ? Et d'abord quels sont ses principes au sujet de la véracité ? L'homme aurait-il, à cet égard, le droit d'user de deux poids et de deux mesures, selon qu'il habitera l'Orient ou l'Occident ? Lui sera-t-il loisible de se régler sur le degré de droiture de sa race et de son temps ? Jésus connaît-il la théorie de la sincérité orientale ? Accorde-t-il, en faveur de l'excellence du but, le libre choix des moyens ? Jésus dira-t-il, comme M. Renan : « Il n'est « pas de grande fondation qui ne repose « sur une légende. Le seul coupable, en « pareil cas, c'est l'humanité qui veut être « trompée ? » Permettra-t-il ces réticences, ces réserves mentales accréditées par une société trop fameuse qui porte un trop beau nom ? Enfin Jésus autorisera-t-il diverses espèces de véracités, divers genres commodes d'affirmations ? Rien de semblable. Jésus n'a qu'une parole, qu'une syllabe ! Sa règle est d'une simplicité admirable ; cette règle d'or, cette règle divine, cette règle que je défie tous les sages de dé-

passer ou d'égaliser, la voici : « Que votre parole soit OUI, OUI ; NON, NON. Ce qu'on dit de plus vient du Malin ! » Noble et touchante maxime qui porte en elle-même le cachet de sa céleste origine !

Mais ce précepte de parfaite droiture, Jésus l'a-t-il suivi ? Oui, toujours et partout. Accompagnez-le de Jérusalem à Gethsémanée, de Gethsémanée au Sanhédrin, vous le trouverez parfaitement calme et vrai. Qu'il s'agisse d'affirmer sa mission divine ou d'affronter un danger, c'est avec la même simplicité qu'il le fait. — Qui est ce fils de Dieu que je dois adorer ? dit l'aveugle-né. — « C'est lui qui te parle », répond Jésus. Les soldats le cherchent-ils au Jardin des Olivés pour le conduire au tribunal ? il vient à leur rencontre et leur dit : « C'est moi-même. » Es-tu le Fils de Dieu ? lui crient les prêtres qui veulent le crucifier. — « Vous le dites, répond-il ; je le suis. » Es-tu donc roi ? lui demande Pilate. — « Je le suis », répète encore Jésus. Ni espérance, ni crainte, ni gloire, ni supplice, ne

peuvent altérer sa parole ; c'est toujours son même « oui, oui ! » S'il est une persuasion s'imposant au lecteur des Évangiles, c'est bien celle-ci : Quand Jésus parle, il n'a jamais d'arrière-pensée ; il dit la vérité, toute la vérité. Les incrédules pourront l'accuser de préjugé, d'ignorance, de provincialisme, mais jamais de mensonge ; et quand un adversaire le fait, il soulève contre lui l'opinion publique, d'ailleurs si indulgente ; preuve frappante que dans le monde même il y a une conviction arrêtée, que Jésus était incapable d'altérer sciemment la vérité.

Que conclure de ce qui précède ? Non pas qu'il fut le Fils de Dieu, mais qu'il croyait l'être. Mettez tout en doute si bon vous semble, mais non pas sa sincérité ; il a dit maintes fois, sous maintes formes : je suis le Fils de Dieu. Avouez qu'il croyait dire la vérité. Oui, Jésus était le Fils de Dieu ou bien un fou ! Il n'y a pas d'autres alternatives. Mais comment concilier cette folie avec cette parole calme, ces pensées profondes, ces sentiments

humbles, cette vie pure et sainte? Un fou peut bien se croire un Dieu, mais un fou peut-il changer un monde? Un fou a-t-il pu enfanter la plus saine des morales? et surtout vivre conséquent avec les principes de cette morale? Un fou sera-t-il si sage qu'il dépasse en vertu toute l'humanité et que son insanité ne se manifeste que dans le nom qu'il prend? Non; M. Renan l'a dit lui-même : « Si le fou côtoie ici l'homme inspiré, c'est avec cette différence que le fou ne réussit jamais. » Eh bien! si vous faites de la réussite d'une œuvre morale la pierre de touche de la sagesse, qui donc fut jamais sage comme Jésus-Christ?

Je pourrais déjà dire : Jésus avait pour règle d'être parfaitement vrai; Jésus fut fidèle à son précepte, comme M. Renan au sien; et les jugeant tous deux sur cette base commune, j'aurais le droit d'ajouter : Jésus s'affirmant le Fils unique de Dieu, a proclamé la pure et simple vérité.

Mais je ne veux pas me hâter de conclure; je désire, avant de le faire, exposer ses doctrines morales sur quelques

points saillants, puis comparer sa vie aux principes par lui posés. Nous jugerons mieux alors si la parole de Christ mérite d'être crue.

Je cherche parmi les préceptes de conduite apportées par Jésus à la terre, ceux qui lui appartiennent en propre. Je ne parlerai donc ni de la probité dans les rapports sociaux, ni de la pureté dans les mœurs, ni de l'aumône, ni de l'hospitalité. Tout cela était connu, sinon pratiqué, quand Jésus vint dans ce monde ; mais je signalerai comme vertu essentiellement chrétienne, *l'humilité*. Certes, personne n'en réclamera l'invention pour soi-même ! Pas plus dans l'antiquité que dans les temps modernes, l'humilité n'a semblé bien digne d'attention ; bien moins encore d'éloge. Dans notre orgueil naturel, ou si vous préférez une qualification moins désagréable à notre oreille, dans notre dignité humaine, nous n'avons jamais trouvé beaucoup de bonheur à nous abaisser. S'exagérer sa propre valeur, viser à la gloire, voilà bien plutôt notre penchant ;

et je ne pense pas que personne ici revendique pour un autre que pour Jésus-Christ la découverte de l'humilité. Lui seul a dit à ses disciples : « Soyez humbles comme ce petit enfant. Que celui de vous qui veut être le premier se fasse le serviteur des autres. Dieu élève ceux qui s'abaissent, il abaisse ceux qui s'élèvent. » Voilà le premier principe moral de Jésus. Jésus l'a-t-il suivi dans la pratique ? Je ne vous donnerai pas en preuve, bien que cela me soit permis au point de vue chrétien, l'obscur naissance de Jésus, sa crèche à Bethléem, sa boutique à Nazareth, ni sa mort sur la croix. Non, vous pourriez me répondre que Jésus, simple homme, n'eut à choisir ni son berceau ni sa tombe ; mais du moins vous accepterez, pour preuve de l'humilité de Jésus, les positions par lui choisies. C'est lui qui vient s'asseoir à la table des classes les plus pauvres et les plus méprisées ; c'est lui qui veut laver les pieds de ses apôtres ; c'est lui qui se déclare doux et humble de cœur ; c'est lui qui va dormir sur la mon-

tagne sans se soucier de posséder un lieu pour reposer sa tête ; c'est lui qui repousse une couronne offerte par tout un peuple ; et après avoir refusé le trône, il accepte la croix, ignominieuse pour lui, mais féconde pour le monde. Quand Jésus a-t-il jamais cessé d'être humble, lui qui se nomme toujours le fils de l'homme, lui qui qualifie les siens de *petits* et déclare bienheureux les affligés, les pacifiques, les miséricordieux, les persécutés ?

Mais je n'insiste pas, car je doute que personne refuse à Jésus la gloire d'une vertu si peu convoitée ! Je me contente de terminer sur ce sujet, en affirmant que celui qui le premier avait posé l'humilité en principe, l'a mise lui-même admirablement en action. Toutefois, qu'on me permette encore un mot. Cette humilité dont personne ne se soucie pour soi-même, qui ne la voudrait pas chez ses enfants, ses serviteurs ? Qui ne serait pas bien aise que ses voisins, ses amis, ses concitoyens fussent humbles dans leurs prétentions vis-à-vis de lui ? Quel est le plus grand en-

nemi de la paix, de l'ordre dans le monde? N'est-ce pas l'orgueil plus insatiable que la soif et que la faim? Et si cet orgueil pouvait être extirpé du sein de l'humanité sans dommage pour vos prétentions particulières, ne vous en estimeriez-vous pas fort heureux? Oui, sans doute. On approuve l'humilité dans un traité de morale; on la veut même dans sa famille, dans la société; on va jusqu'à l'accepter pour soi-même dans une causerie; mais, dans la vie active, c'est autre chose; en un mot, on désire l'humilité pour tous, soi seul excepté; nouvelle preuve que Jésus, qui l'a non-seulement proclamée, mais surtout reçue, était supérieur à notre race pétrie d'orgueil et de vanité. C'est à son abaissement volontaire que je mesure sa vraie grandeur.

Le dernier trait d'humilité signalé dans la vie de Jésus, sa mort volontaire, nous a déjà conduit à faire allusion au second principe moral qui distingue sa doctrine : le dévouement. Il veut que ses disciples renoncent à tout pour le suivre, qu'ils

chargent leur croix, qu'ils acceptent les persécutions, qu'ils se mettent tout entier avec leurs biens, leurs familles, leur personne, au service de Dieu et de leurs semblables. Principe admirable sans doute et que tout le monde accepte en théorie. En action, c'est différent. On admire ce précepte : Soyez les serviteurs de vos frères ; mais on pratique ce proverbe : Chacun pour soi.

Qu'a fait Jésus à cet égard ? A-t-il été conséquent ? Je ne vous dirai pas qu'il a donné sa vie pour effacer nos péchés, et qu'il a quitté le ciel pour nous instruire ; non ; vous me répondriez qu'avant tout il faut prouver qu'il en est bien venu. Mais ce que personne ne niera, c'est le dévouement de Jésus, à ne le considérer même que comme un homme supérieur. Génie transcendant, s'il faut en croire M. Renan, et par conséquent capable de faire son chemin, comme tant d'autres, au sein de la haute société, Jésus s'y est refusé et s'est consacré à l'éducation morale du peuple. Pour remplir cette tâche, il a

accepté la lutte contre les grands qu'il démasquait ; il a provoqué leur colère, subi volontairement leurs injustices, leurs coups, leurs calomnies. Quand, par une simple rétractation, il pouvait éviter la mort, lui le premier a dit : *Je ne puis ! Je suis le Fils de Dieu.* Sous la verge, sous les clous, il n'a jamais reculé devant l'épreuve de la souffrance. Son martyre est assez connu pour que je n'aie pas besoin de le décrire, et ce martyre a été le plus sublime dévouement ! Ainsi choisissant une vie obscure passée dans les carrefours, quand il aurait pu en obtenir une brillante dans la chaire de Moïse, acceptant une mort sur l'échafaud, quand il pouvait se mettre sous la protection de Pilate, vivant d'aumônes, instruisant le peuple, s'exposant aux mépris, se donnant sans perspective de compensation, ni dans le présent ni dans l'avenir, ne laissant après lui son nom que dans le souvenir de douze hommes pauvres, dont les plus capables savaient à peine lire et écrire, certes on en conviendra, l'œil le

plus perspicace ne découvrira dans cette vie aucun mobile secret qui vienne ternir cette sublime abnégation !

Mais j'en viens à deux autres principes moraux qui, pour être d'une application moins fréquente, n'en sont pas moins saisissants. Jésus avait proclamé dans son sermon sur la montagne le pardon des injures ; et quand Simon-Pierre lui avait dit : « Seigneur, sera-ce jusqu'à sept fois que je pardonnerai ? » — « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, avait répondu Jésus, mais jusqu'à septante fois sept fois ! » « Si l'on te frappe sur la joue droite présente l'autre, » dit-il encore.

Voilà le précepte. Jésus l'a-t-il suivi ? Oui ; et j'oserai même dire, il en a dépassé la lettre pour en accomplir admirablement l'esprit. Un valet lui donne un soufflet sur une joue, Jésus présente-t-il l'autre ? Il fait mieux : sans se venger ni se plaindre, il instruit l'insulteur en lui répondant avec calme : « Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »

Quelle dignité ! Quelle leçon ! Quelle douceur ! Dites-le-nous : vous, qui peut-être une fois en votre vie avez été, comme Jésus, victime d'une brutalité non méritée, quand le rouge vous montait au visage et que se crispait votre poing avez-vous jamais eu la pensée de dire : Si j'ai mal parlé, fais voir ce que j'ai dit de mal ; et si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? Ah ! telle n'est pas la parole qui jaillit du cœur irascible de la pauvre humanité. C'est ici l'élan de l'âme, on y sent l'esprit aimant, et non la lettre morte d'une joue tendue. C'est mieux que le pardon, c'est l'amour de l'insulteur égaré qu'on veut ramener au repentir.

Un autre jour, Jésus et ses disciples se présentent dans un bourg, les habitants leur en refusent l'entrée. Les apôtres, blessés de cette injure, demandent à Jésus d'appeler le feu du ciel sur leur tête. Avec sa mansuétude ordinaire, le Maître répond : « Vous ne savez de quel esprit
« vous êtes animés ! Le Fils de l'homme
« est venu non pour perdre, mais pour

« sauver. » Voilà le pardon des outrages sans éclat, sans ostentation :

Enfin, Jésus a proclamé le principe, aussi généralement approuvé que rarement pratiqué, de l'amour de nos adversaires : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous persécutent. » Le précepte est formel, Jésus l'a-t-il suivi ? Vous allez en juger. A Gethsémanée, il réprimande son disciple qui veut le venger : « Remets ton épée dans le fourreau ; qui se servira de l'épée périra par l'épée. » — A la porte de Jérusalem, il pleure sur le peuple inconstant qui n'a pas voulu l'écouter : « Jérusalem, Jérusalem, combien de fois n'ai-je pas voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins, et vous ne l'avez pas voulu. » — Devant ses ennemis acharnés, Caïphe, Pilate, Hérode, qui lui tendent des pièges, le raillent, le frappent, Jésus, bien que libre de se défendre, reste muet. Il pourrait récriminer ; il le pourrait d'autant mieux qu'il est décidé à mourir, et il semble qu'un

simple homme se serait donné la facile satisfaction d'accabler ses juges iniques. Non, Jésus garde le silence, et ce silence dévoile le calme de son esprit comme la débonnaireté de son cœur.

Mais, l'arrêt n'est pas encore l'exécution, les raileries ne torturent pas comme une croix, les verges ne déchirent pas comme les clous. Que fera Jésus, lorsque soldats, prêtres, populace, s'uniront pour le baffouer, le railler, lui percer les mains, l'abreuver d'amertume? Que dira-t-il, lorsque cette plèbe, en délire, lui criera par la bouche des brigands et des prêtres : « Si tu es le Fils de Dieu, descends donc de la croix! Il sauve les autres, et ne peut se sauver lui-même. Si Dieu est son père, qu'il le délivre maintenant. » Ah! je l'avoue, si moi, homme, j'avais été à sa place, j'aurais tenté un effort suprême pour descendre; et, dans mon impuissance, j'aurais au moins satisfait mon indignation en leur renvoyant leurs outrages : « Lâches qui vous moquez d'un supplicié dont jadis vous écoutiez la pa-

role avec admiration, hypocrites qui devriez à cette heure vous purifier au Temple pour la Pâques, et qui préférez vous souiller au spectacle d'une exécution, vous êtes bien les dignes fils de vos pères, dans tous siècles bourreaux et meurtriers! » — Est-ce là ce que Jésus a dit à ses ennemis? Non; mais, s'adressant à Dieu et s'oubliant lui-même, il s'écrie : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font! » Prier pour ceux qui déchirent vos chairs, insultent à vos douleurs, raillent votre dévouement, les excuser même par leur ignorance, n'est-ce pas aimer ses ennemis, bénir ceux qui vous maudissent, prier pour ceux qui vous persécutent?

Voilà le saint qu'un critique croit honorer en le transformant à son image! voilà le héros à qui l'on attribue « un dédain transcendant, de fines railleries, » celui qu'on appelle « un maître en ironie! » Est-ce du dédain qui brille dans cet appel : « Vous tous qui êtes fatigués et chargés, venez à moi et je vous soulagerai ;

« apprenez de moi, je suis doux et humble
« de cœur ? » Est-ce de la moquerie que
cette parole à ses apôtres : « Je ne vous
« nomme plus serviteurs, vous êtes mes
« amis. Aimez-vous comme je vous ai
« aimés ! » Est-ce une fine raillerie que
« cette prière : » Notre père qui est aux
cieux, que ton nom soit sanctifié, que ton
règne vienne, que ta volonté soit faite sur
la terre comme au ciel ? » Ah si le dédain,
la moquerie, l'ironie, sont quelque part,
ce n'est pas dans l'Évangile de Jésus-Christ !
c'est dans un livre qui manque de droi-
ture et qui dissimule ses dédains et ses
railleries sous des semblants de respect
et d'admiration ; un livre dont les hom-
mages perfides emmiellent les bords d'une
coupe pleine de poisons.

Mais je le sens, ce n'est ni ma plume,
ni celle d'aucun homme non-inspiré qui
pourra jamais retracer dignement le carac-
tère de Jésus-Christ. Après l'avoir maintes
fois vainement tenté, on désespère d'y
réussir. — Avez-vous rencontré une seule
tête de Christ qui vous ait satisfait ? —

Moi, aucune! Peintres ou écrivains ne nous présentent que des hommes agrandis. La nature ne leur fournit pas de modèles qui ressemblent à Jésus-Christ. Les plus parfaits sont encore essentiellement hommes. Napoléon, César, Alexandre ont nos passions, bien que nous n'ayons pas leur génie. Dans Socrate et Platon, nous retrouvons nos faiblesses en germe, quoiqu'ils soient plus sages que nous. Un saint Paul, un Augustin, un Pascal, nous laissent loin derrière eux sur la voie de la sainteté; mais enfin nous reconnaissons encore en eux les membres de notre triste famille à leurs mouvements d'impatience; et si nous risquions d'être trop indulgents pour eux, leurs aveux seraient là pour nous tirer d'illusion. Ainsi, toujours et partout l'homme reste foncièrement homme.

Les Evangélistes seuls nous ont fait concevoir un idéal qu'aucun homme n'a jamais reproduit, ni par sa vie ni par sa plume; et si, comme on doit le penser, leur récit est resté aussi loin de la réalité

que nous le sommes, nous, de leur copie, quel ne doit pas avoir été l'être vivant en Jésus-Christ ?

Jésus ne ressemble à aucun homme; il parle et agit comme nos semblables n'ont agi ni parlé. Il étonne au premier abord; mais quand on l'a contemplé, l'étonnement devient de l'admiration. Sondez, sondez encore, et vous découvrirez dans ses paroles des pensées profondes, des sentiments élevés qui, jusque-là, ne nous étaient jamais montés dans l'esprit ni au

Il serait intéressant de comparer le style des Évangélistes à celui de M. Renan. D'une part, naïveté, absence de prétention complète. Pas d'épithète, pas de formes oratoires. On ne voit ni ne sent l'écrivain. C'est bien son héros qui est en scène; et, trait remarquable, l'historien n'en fait pas le panégyrique; il laisse aux événements à le faire apprécier. Si l'on en excepte deux mots de saint Jean, les quatre Évangélistes n'ont pas écrit une ligne qui dévoile un but poursuivi: autre que celui de raconter une histoire. Rien ne vise à gagner le lecteur à telle cause, à telle doctrine.

Dans l'ouvrage de M. Renan, c'est précisément le contraire. On voit ici qu'il s'agit, avant tout, de

cœur. Au sein de son monde supérieur, dans son atmosphère surhumaine, Jésus vit et respire comme dans son élément. Il s'y meut à l'aise, y parle sans effort; tout lui est familier; il est chez lui. Le ciel est sa patrie, Dieu est son père, la sainteté est de sa nature; sa vie, c'est l'éternité. Il ne prouve pas, comme nous, hommes qui n'avons pas le droit d'être crus sur parole; il affirme comme un Dieu dont la déclaration fait autorité. Rien ne l'exalte; il traite du Ciel et de l'Enfer, de la vie et de la mort, du jugement final et de la vie

littérature. Le style prime les faits; le bien dire est la première ambition de l'auteur. Il semble qu'il se soit imposé cette règle : ne rien écrire comme un autre. Tournures, expressions, tout vise au nouveau, au pittoresque. L'esprit, l'habileté, le sous-entendu, l'art perfide de faire conclure *in petto* contre la conclusion exprimée, de discréditer la cause qu'on feint de défendre, voilà l'œuvre de M. Renan. Mais les habiles font une œuvre qui les trompe. *La Vie de Jésus* vaut à son auteur plus de discrédit moral que tous ses ouvrages précédents ne lui ont valu de gloire littéraire. Après dix-huit siècles, la diffusion de l'Évangile s'accroît encore, après trois mois, le livre de M. Renan a sensible-

future, comme de choses qu'il a vues et qui sont de son domaine. Le règne de Dieu, voilà sa constante pensée; la volonté de son Père, la sanctification de l'humanité, voilà ses uniques occupations. Son pied touche à peine la terre, son cœur est toujours dans les cieux. On le sent étranger aux petites affaires de ce monde, les fonctions même de juge pour un héritage sont au-dessous de lui; il semble que le contact de l'argent n'ait jamais souillé sa main. Il est simple, humble, mais sérieux. Jamais une parole, je ne dis pas légère, non; mais même jamais une parole vaine;

ment descendudans l'opinion publique. M. Scherer qui, à l'apparition de l'ouvrage, lui avait prédit un succès tel dans le monde, que son influence devait se faire sentir à ceux mêmes qui n'en auraient jamais ouï parler; M. Scherer, trois mois plus tard, reconnaît qu'il n'a eu que la vogue de la curiosité, et résume les attaques fondées qui en ont été faites en ces trois-ci : 1^o M. Renan a jugé en artiste une œuvre morale; 2^o il a méconnu la naïveté et la pureté de Jésus Christ; 3^o enfin, il a faussé son caractère, en transformant un charmant docteur en géant colossal. (Voir le journal *le Temps* du 29 septembre 1863.)

jamais, je ne dirai pas une plaisanterie, non ; mais jamais de l'esprit. Et enfin, trait digne de remarque, Jésus a bien pleuré, mais il n'a jamais ri ! Cependant tout cela sans oublier ses disciples, sans perdre de vue même les plus lointaines générations de pécheurs qui viendront après lui. Sa pensée, comme son amour, embrasse l'univers ; c'est bien le Fils d'un Dieu.

Si des paroles de Jésus je passe à ses actes, j'éprouve la même admiration. On affirme que Jésus caresse le pauvre, menace le riche ; il serait plus vrai de dire qu'il ne tient compte ni de la pauvreté ni de la richesse. L'or et la paille ont même valeur pour lui. Ce qui obtient son attention, ce sont les dispositions spirituelles de ceux qui l'approchent. Et ce ne sont pas des pensées élevées, des sentiments magnanimes qu'il en réclame ; c'est un état moral que tout homme peut réaliser ; ce qu'il demande, c'est un cœur contrit, humilié, attendant tout de Lui : guérison, grâces, salut, vie éternelle ! Quand Jésus

fait des prodiges, on ne s'en étonne pas ; il est à sa place. On peut bien le rejeter sans examen ; mais dès qu'on l'étudie avec candeur, on juge tout simple que le Fils d'un Dieu accomplisse des miracles, surtout quand ces miracles n'ont rien de commun avec ceux du thaumaturge visant à charmer les yeux, à séduire l'imagination. Les prodiges de Jésus sont ceux qu'on pouvait attendre du Dieu qui nous a créés et nous conserve : c'est le pain, la santé, le pardon à quiconque lui expose avec foi ses besoins. — Incrédule, vous êtes surpris, j'en conviens, vous ne savez que conclure de ces miracles ; mais vous n'oseriez pas les nier. Soyez sincère et confessez qu'il y a là quelque chose qui vous reste inconnu. — Croyant, vous êtes charmé. Ces prodiges vous paraissent l'œuvre naturelle du Fils de Dieu ; vous comprenez qu'il soulage, guérisse et pardonne. Il ne serait pas Dieu s'il faisait autrement. Dès que c'est Jésus qui parle, votre attention redouble. Ses maximes, en pénétrant votre esprit, vous illuminent ;

à chaque approche, vous les trouvez plus belles, plus éclatantes de vérité. C'est un ciel étoilé qui, longtemps contemplé, vous découvre des abîmes semés de nouvelles lumières, où les nébuleuses sont elles-mêmes des clartés. Et ce qui vous rassure toutefois contre la crainte de vous faire illusion, c'est que toutes ces merveilles ont pour but et pour résultat, non de satisfaire votre curiosité, mais d'ennoblir votre cœur, d'élever votre esprit, de vous inspirer le dévouement. Oui, voilà la pierre de touche qui me garantit l'or pur du caractère de Jésus-Christ. C'est que je ne peux le contempler sans y gagner moralement. Une douce chaleur se communique de lui à moi, me pénètre, me fait du bien, me sanctifie. Jésus est le soleil spirituel qui réchauffe et vivifie mon âme. Il n'y a qu'un Dieu qui puisse me rendre ainsi à la fois meilleur et plus heureux !

Je sais que tout ce qui précède repose sur l'authenticité des Evangiles et la fidélité historique de leurs récits. Je sais aussi qu'après avoir accepté cette authen-

ticité et cette fidélité en masse, M. Renan les nie en détail. Je ferai remarquer que l'authenticité des Evangiles n'est pas à la merci d'une critique plus ou moins habile. Le Christianisme prouve la pureté de sa racine par l'excellence de ses fruits. J'accepte, si l'on veut, la mise au néant des Evangiles ; bien plus, des miracles de Jésus ; bien mieux, j'accepte qu'il n'y ait aucune preuve de sa résurrection, de son ascension, de l'inspiration des apôtres ; niez tout, tout ce que vous voudrez ; vous ne nierez pas ce qui se voit aujourd'hui. De nos jours trois cent millions d'hommes se réclament de Jésus-Christ ; la civilisation de la chrétienté dépasse en étendue et en profondeur toutes les civilisations connues. Les mœurs purifiées, la législation animée d'un autre esprit, l'affranchissement de la femme, la libération des esclaves, le soulagement du malade, du faible et du pauvre, la fraternité des nations, tout cela est sous nos yeux, tout cela ne brille que dans le monde chrétien. Eh bien ! je le demande, cela existe-t-il

sans cause ? Tout cela date-t-il d'hier ? Et si nous devons remonter au premier siècle de notre ère pour en trouver l'origine , cette transformation serait-elle aussi une de vos générations spontanées ? N'a-t-elle ni père ni mère ? Est-elle aussi sortie d'une pourriture morale ? Quand vous aurez nié la mission divine de Jésus-Christ, l'envoi de l'Esprit-Saint, l'accomplissement de tout miracle, la table rase que vous vous serez faite expliquera-t-elle mieux les immenses résultats dont nous sommes témoins que ne les expliquent les faits évangéliques ? Le Christianisme est-il né d'un rêve ? A-t-il poussé en une nuit ? Un beau matin en s'éveillant l'humanité l'a-t-elle trouvé tout fait sur la terre ? Vous voulez en amoindrir les causes ; mais plus les causes seront petites, plus les résultats en seront étonnants. En substituant de petites origines aux grandes, vous n'anéantissez pas le miracle, vous le grandissez. Pour rester raisonnable, il faut donc admettre une intervention de Dieu, et cette intervention ra-

mène l'existence de Jésus, sa véracité, ses prodiges et tout le cortège des preuves qu'on avait repoussées.

Ainsi donc, qu'on nie ou qu'on affirme tout ce qu'on voudra, jamais on ne renversera les faits qui sont sous nos yeux. L'œuvre chrétienne est là ; sa nature et son étendue constatent la grandeur de ses causes. Ces causes peuvent être multiples, mais elles restent divines ; car l'homme, incapable de changer son propre cœur, n'a pas eu la puissance de changer le cœur et la vie de vingt générations.

On le comprend, nous n'avons pas eu la prétention de tracer en quelques instants la vie entière de Jésus-Christ. Pour la connaître il faut lire et méditer le Nouveau-Testament. Mais nous avons désiré manifester que le Jésus de l'Évangile n'était pas celui de M. Renan ; et que si celui-ci était un composé de ruse, de fanatisme replâtré d'ignorance, personnage imaginaire créé pour amuser des lecteurs de romans, le Jésus historique était tout autre : avant tout sincère, toujours calme,

profond dans sa morale, saint dans ses mœurs, dévoué dans sa vie et dans sa mort, et tellement supérieur aux génies de tous les siècles, qu'on peut le croire quand il dit et répète : « Je suis le Fils de Dieu. »

FIN.